

QUI SONT-ILS RÉELLEMENT ? CHAMANES, LES MESSAGERS DE L'INVISIBLE

Restaurer l'harmonie entre les humains et le monde est leur vocation. Partout et chacun selon ses rituels, chamanes, hommes ou femmes-médecine, guérisseurs interrogent les esprits de la nature pour réparer les déséquilibres et faire circuler l'énergie.

Par Frederika Van Ingen

FREDERIKA VAN INGEN

Journaliste et auteure. Après la médecine, l'écologie et la psychologie, elle se concentre sur les passerelles entre notre monde moderne et les savoirs ancestraux. Elle a publié *Ce que les peuples racines ont à nous dire : de la santé des hommes et de la santé du monde* (Les Liens qui libèrent, 2020) et *Sagesses d'ailleurs pour vivre aujourd'hui* (Les Arènes/J'ai lu, 2018).

« **I**ly a deux façons chez nous de devenir chamane : soit par la lignée, soit en ayant traversé des maladies ou des accidents », explique Eirik Myraugh, lui-même *noaidi*, terme qui désigne la fonction de chamane chez les Samis. Ce dernier peuple autochtone d'Europe du Nord est encore en partie nomade éleveur de rennes, mais bien ancré aussi dans la modernité scandinave. Eirik a reçu le don de son père, mais a dû, comme tous ses semblables, compléter son apprentissage directement auprès des esprits.

Partout dans le monde, notamment chez ceux qu'on qualifie aussi de peuples premiers, ou peuples racines, parce que leurs cultures sont restées proches de la nature et de leur terre d'origine, on

retrouve cette fonction. Le chamane est un intermédiaire entre le monde visible et les mondes invisibles, décrits différemment selon les cultures, mais avec de nombreux points communs. Ces espaces sont accessibles par un élargissement de l'état de conscience, plus ou moins profond selon les régions du monde et les pratiques, qui lui permet de percevoir à travers un ou plusieurs sens ce que nous traduisons par « esprits » ou par « énergie » (voir encadré p. 28), et d'entretenir une relation privilégiée avec ces dimensions. Ces mondes invisibles sont la plupart du temps divisés en trois – mais parfois plus dans certaines traditions : le monde d'en bas, celui du milieu (où nous vivons) et les mondes d'en haut. Le monde visible, la nature en sont la manifestation. →



En Mongolie,
dans la province
du Kentii.



ANECDOTE

Le mot « chamane » est emprunté à la langue ouralo-altaïque (un peuple de Sibérie), et signifie « celui qui est bouleversé, transporté ». En effet, pour communiquer avec les esprits surnaturels, le chamane a recours à la transe.

→ Ces points communs sont également à la source de la simplification qui a conduit à nommer indifféremment ces praticiens «chamanes», quelle que soit leur région d'origine et, plus récemment, à l'élargir à ceux des sociétés modernes qui se découvrent un don particulier pour percevoir ces dimensions. En réalité, ce terme provient des langues toungouses de Sibérie, et fut généralisé par les anthropologues quand ils découvrirent, au fil du temps, des pratiques similaires partout sur la planète. En Sibérie pourtant, comme en Mongolie, de nombreuses autres dénominations existent, précisant une spécialisation, qui correspondent à ceux que nous nommons guérisseur, sorcier, rebouteux, herboriste, ou encore devin. En Afrique, c'est souvent le terme de «guérisseur» qui est utilisé, même si, chez les Massaïs du Kenya par exemple, il existe en plus un clan spécifique, les *enkidongi*, constitué uniquement de soignants dont la fonction se traduit par «hommes-médecine». En Amazonie, ces praticiens se nomment eux-mêmes plutôt *curanderos vegetalistas* (guérisseurs végétalistes), ou bien par leur spécialité, selon la plante «alliée» qu'ils utilisent en priorité (*ayahuasquero*, *tabaquero*, etc).

En Amérique du Nord, c'est le terme «homme-médecine» ou «femme-médecine» qui est consacré pour désigner ces intermédiaires. Une appellation qui semble venir d'une adaptation du mot algonquin *midewiwin*, qui signifie «qui a du pouvoir». Proche du mot «médecine», ce terme aurait été traduit ainsi par les Français qui s'installaient sur les terres amérindiennes, voyant que ces praticiens avaient aussi pour rôle de soigner les malades.

L'EXPÉRIENCE DU GENRE FÉMININ

Toutefois, parmi ces hommes et femmes-médecine aux parcours divers, on trouve aussi des spécialités : ainsi chez les Sioux lakotas, il existe des spécialistes du pouvoir des plantes (*pejuta wakan*), des pierres (*yuwipi*), etc. À noter que pour atteindre le plus haut «niveau» d'homme-médecine, le *wichasha wakan* («homme doté de pouvoirs spirituels») doit traverser sept apprentissages de ces différentes spécialités, dont l'un consiste à vivre l'expérience du pouvoir féminin (*winkte*). Un apprentissage que les femmes-médecine, elles, n'ont pas à recevoir puisque leur état de femme leur permet d'y accéder naturellement.

Si les deux genres se trouvent représentés chez presque tous ces praticiens à travers le monde, il existe quelques exceptions, à l'instar de la Corée où ce sont essentiellement des Mudangs, femmes chamanes, qui exercent cet art. En Amazonie comme chez les Lakotas, c'est souvent sur le tard, après la ménopause et quand leurs enfants sont grands, que

les femmes accèdent à ces pratiques. Elles sont alors riches d'une plus longue expérience, et aussi de cet état de femme qui, culturellement, les relie à la Terre-Mère, à l'art de prendre soin, tout en favorisant une connexion intuitive aux dimensions visibles et invisibles de la nature. Une intuition qu'on trouve également chez certaines femmes *dineh* (autre nom des Indiens Navajos), qui ont la particularité d'être des «diagnostiqueuses» : en passant leurs mains sur les personnes, leurs tremblements vont orienter le malade vers un homme ou une femme-médecine en mesure de lui prodiguer le soin spécifique dont il aura besoin. Ceux-ci apprennent en effet chacun une ou plusieurs «voies de guérison», correspondant à des cérémonies liées à des maux spécifiques (gastro-intestinaux, respiratoires, etc.).

Autant de noms et de particularités qui traduisent une diversité des pratiques ainsi que des dimensions visibles et invisibles auxquelles ils font appel après avoir suivi un long parcours de formation.

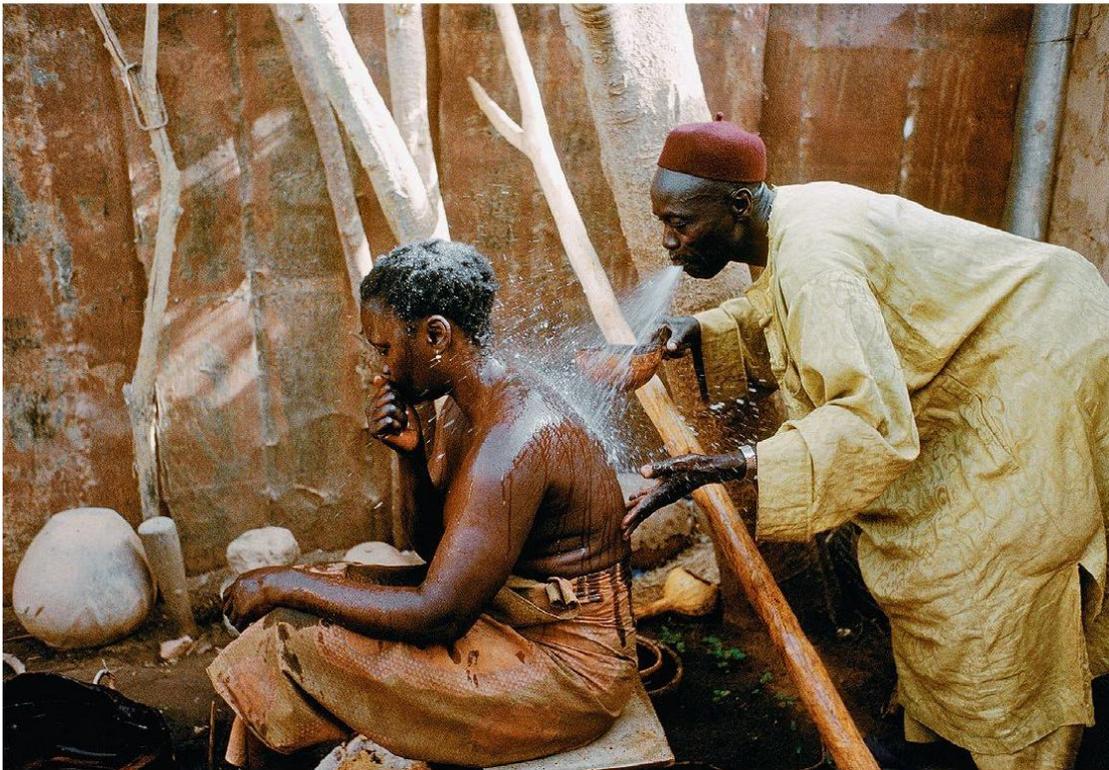
DIX-HUIT ANNÉES DANS L'OBSCURITÉ

Une formation longue, en réalité, qui n'en finit jamais. Souvent, elle commence par un accident, une épreuve de la vie, une maladie, un deuil. «À 30 ans, je suis tombé très malade des reins, raconte Camilo Enrique Mariano Cayupil, un *machi* mapuche du Chili. Les médecins m'ont déclaré condamné. Alors je suis allé voir une *machi*, qui m'a soigné. Elle m'a dit que mon problème venait

du fait que j'avais un pouvoir, et que ce pouvoir devait servir mes semblables.» Si Camilo avait des grands-parents *machis*, c'est par la maladie, raconte-t-il, que les esprits sont venus lui indiquer qu'il était temps de suivre une préparation spirituelle, qui dura cinq ans. «Ce sont les esprits qui choisissent le futur chamane, explique Eirik Myraug. Soit les esprits ancestraux qui transmettent alors leurs pouvoirs, soit d'autres esprits qui lui font subir des épreuves. S'il les surmonte, il deviendra chamane à son tour.»

Chez les Kagabas de Colombie, c'est avant la naissance que les autres «*mamas*» ou «*sagas*» (chamanes hommes et femmes) reconnaissent l'arrivée d'un des leurs. La mère devra alors vivre une grossesse au calme, associée à une alimentation particulière. Dès sa naissance, l'enfant sera pris en charge par les *mamas*, les chamanes hommes, et il passera – fait surprenant mais attesté par des anthropologues – neuf à dix-huit années dans le noir pour apprendre d'abord à communiquer avec l'invisible avant d'en voir, à la lumière du jour, la «face» visible. Si la modernité change peu à peu la donne, chez les Quechua Lamistas et d'autres peuples d'Amazonie, la formation des *curanderos* consistait aussi, à →

Souvent, la formation commence par un accident, une épreuve de la vie, une maladie, un deuil.



OLIVIER MARTEL SAVOIE

En Afrique, on parle plus couramment de « guérisseur ». Ici, une jeune femme consulte le guérisseur Abdoulaye pour des problèmes de fertilité. Chez les Sérères, Sénégal.



FOCUS ESPRITS ET ÉNERGIE

La mémoire des origines

Lorsque les chamanes ou hommes-médecine entrent en lien avec les mondes invisibles, ils témoignent de la perception de deux phénomènes : l'énergie et les esprits. Pour eux, nos corps baignent dans un champ d'énergie censée être toujours en mouvement. Les traditions distinguent en général au moins quatre corps : le corps physique, émotionnel, mental et spirituel. Lorsqu'ils décèlent un blocage d'énergie autour ou sur la personne, c'est le symptôme d'un déséquilibre. Tous les soins consistent à remettre l'énergie en mouvement, pour éviter que ce blocage ne se « cristallise dans la matière ».

L'énergie est aussi présente partout, comme une matière invisible qui relie les éléments du monde et dont la qualité varie selon les lieux, la pollution, ou encore les émotions qui nous traversent.

Quant aux esprits, « ils ont leur propre énergie, mais ils sont distincts », décrit Marie-José Piantino del Molino, philosophe-thérapeute et passeuse de la tradition lakota. *Un esprit, c'est une forme spécifique de vie dans l'énergie.* » Chaque forme visible, animal ou autre, possède un esprit, mémoire des origines de cet être et intermédiaire entre l'intelligence invisible qui meut le monde et le soignant. Les ancêtres aussi peuvent se manifester sous forme d'esprits, de même que certains personnages mythiques, religieux ou symboliques. Il existe également des esprits « noirs », c'est-à-dire non compatissants, qui troublent l'énergie. Certains chamanes perçoivent en permanence ces esprits, d'autres seulement lors des rituels. Certains, enfin, ne travaillent que dans la dimension énergétique. / F. V. I.

À LIRE

Comment la terre s'est tue
David Abram (Les Empêcheurs de penser en rond / La Découverte, 2013)

Le Livre des Anciens. Paroles et mémoires indiennes
Sandy Johnson (Albin Michel, 1996)

Chamanes célestes
Kevin Turner (Mama Éditions, 2017)

La Voie du chamane
Michael Harner (Mama Éditions, 2011)

Kogi, le message des derniers hommes
Éric Julien (Albin Michel, 2004)

Voyager dans l'invisible
Charles Stépanoff (La Découverte, 2019)

Le Chamanisme d'hier et d'aujourd'hui
Roberte Hamayon (Eyrolles, 2015)

“ TÉMOIGNAGE BRIGITTE PIETRZAK

Dans *La Chamane qui lit sur les visages* (Éditions Maïa, 2019, prix 2019 du livre du chamanisme), Brigitte Pietrzak raconte comment, à 49 ans, la rencontre avec une chamane en Mongolie a bouleversé sa vie.

« Comment je suis devenue chamane »



COLL PEERS

« **T**out a commencé avec des maux de dos inexplicables. J'avais des douleurs dans tout mon corps et je ne pouvais plus marcher quand, en découvrant les livres de l'anthropologue Laetitia Merli et de la chamane Corine Sombrun ⁽¹⁾, j'ai reçu l'appel du chamanisme mongol. J'avais 49 ans. » Brigitte Pietrzak décide alors de contacter Corine Sombrun, qui l'encourage à écouter son ressenti, et à partir en Mongolie un an plus tard, en 2013, pour rencontrer Enkhetuya, une chamane mongole de la tribu des Tsaatans. Pourtant, précise la jeune femme, « j'avais un a priori vis-à-vis du folklore du chamanisme. L'année précédente, l'occasion de rencontrer des chamanes en Bolivie ne s'était pas présentée ». Née en 1963 en région parisienne, dans une famille d'origine polonaise, Brigitte Pietrzak découvre dès l'enfance, dit-elle, ses dons de clairvoyance et de clairaudience. La jeune fille souffre également de pertes de connaissance et de douleurs inexplicables – qu'elle ana-

lysera plus tard comme « la maladie chamanique ». Souhaitant devenir artiste peintre, elle apprend son métier par elle-même, grâce aux conseils de quelques personnes. Touchée par la musique, elle se met aussi à la pratique du piano. À 18 ans, elle fait la connaissance de Charlotte Calmis, « sa mère spirituelle », qui a fondé l'association de femmes artistes La Spirale dans les années 1970.

NOMADISME SPIRITUEL

La future chamane s'intéresse alors à Jeanne Guyon, mystique chrétienne du XVII^e siècle, dont elle retient « l'importance de la prière du cœur pour s'unifier avec le divin ». Elle se prend de passion pour l'écrivaine Denise Desjardins, spécialiste de la tradition hindoue, ainsi que pour la Mère (Mirra Alfassa) et le philosophe indien Sri Aurobindo, fondateurs d'Auroville (Inde), pour lesquels « l'esprit et la matière ne sont pas séparés ». Puis elle se tourne un temps vers la tradition bouddhiste avec la pratique du zazen, la méditation assise selon l'école de Taisen Deshimaru, et la

mystique soufie avec l'enseignement de Georges Gurdjieff.

Persuadée que le psychologique influe sur le spirituel et inversement, elle entreprend une analyse – qui durera treize années – afin de « clarifier les premières couches de l'inconscient ». Parallèlement, elle poursuit sa quête spirituelle à travers l'art, en coécrivant un ouvrage sur le photographe Paul Facchetti et les peintres de l'abstraction lyrique. Autant d'expériences qui la préparent subtilement, sans qu'elle le sache, au chamanisme mongol.

« Ma rencontre avec Enkhetuya a été très forte en émotion ! On s'est reconnues. Ensuite, tout s'est mis en place naturellement », se souvient-elle. Apprenant qu'elle est chamane lors d'une cérémonie, elle trouve enfin le « sens de son service ». « C'était une sorte d'aboutissement, où tout mon parcours spirituel trouvait son sens. » Sa vie prend ainsi un grand tournant. Chaque année, elle retourne en Mongolie pour apprendre les cérémonies et les rituels auprès de « sa sœur spirituelle », qui lui explique que « les esprits l'enseigneront ».

Aujourd'hui, Brigitte Pietrzak reçoit des personnes individuellement en France, et collectivement en Mongolie – comme le veut la tradition. Lors de ses voyages chamaniques dans le monde invisible des esprits, elle allie la prière du cœur et l'appel de son esprit maître, le *Bouriate*, un chamane décédé, qui l'aide dans ses visions et ses guérisons. Elle témoigne de son expérience dans *La Chamane qui lit sur les visages*, où elle dénonce également l'utilisation des pratiques chamaniques traditionnelles dans un but purement récréatif et lucratif. / **Audrey Fella**

(1) Lire le portrait de Corine Sombrun dans *LMdR* n° 73, septembre-octobre 2015.

→ l'origine, à se mettre à l'écart du groupe, en pleine nature et à absorber des préparations de « plantes enseignantes », pour entrer en lien avec leur esprit et apprendre. En Mongolie et en Sibérie également, une fois qu'il a reçu d'autres praticiens les techniques et protocoles pour se relier et bien communiquer avec le monde des esprits, ce sont ces derniers qui, après avoir mis à l'épreuve le chamane, vont lui enseigner.

Autre particularité de la formation du chamane, liée à cet enseignement par les esprits : sa « validation » consiste à trouver sa propre forme de soin. Ainsi, chez les Lakotas, c'est lors d'une quête de vision – quatre jours et quatre nuits dans la nature sans manger ni boire, et préparée un an à l'avance –, que l'homme-médecine reçoit des indications sur

La connaissance préexiste à l'humain. Elle est présente dans la nature et c'est par son observation qu'il peut y accéder.

sa façon de faire. Ainsi, Pete Catches eut la vision d'un homme prenant des braises dans ses mains, et découvrit, lorsque celui-ci se retourna vers lui, qu'il avait son visage. Des années plus tard, au chevet d'un malade, il sut qu'il devait en faire autant. Il y gagna le nom de « celui qui marche avec des braises ardentes dans les mains ». C'était sa technique de soin. En Mongolie, Kevin Turner, directeur pour l'Asie de la Foundation for shamanic studies (voir *À lire*) témoigne d'une chamane qui faisait usage d'un fouet pour chasser les esprits mauvais. Bien sûr, nombre d'entre eux ont des pratiques plus douces, ou partagent des outils, comme le hochet, le tambour, ou encore le miroir de divination, mais toujours, ils développent leur propre façon de faire. « En public, précise Kevin Turner, les chamanes de la Mongolie actuelle tendent à se conformer à un ensemble de pratiques et de croyances chamaniques à peu près communes. En revanche, en privé, les descriptions orales qu'ils en font peuvent différer grandement les unes des autres. »

AU DIAPASON AVEC LA NATURE

Comment expliquer ces variations de pratiques et d'usage ? Contrairement à notre conception du savoir – conçu par l'intelligence humaine et transmis d'un humain à un autre –, dans la vision de tous ces peuples, la connaissance préexiste à l'humain. Elle est présente dans la nature et c'est par son observation qu'il peut y accéder. Une observation qui passe par une perception sensorielle accrue, des états de conscience élargis qui sont soit le fait d'un entraînement, soit d'une capacité innée suivie d'un apprentissage nécessaire pour le réguler. C'est là que se situe le lien entre les pratiques des guérisseurs, chamanes,

hommes-médecine, et la nature : ils se conçoivent eux-mêmes élément d'un « monde plus qu'humain », tel que le définit le philosophe et écologiste américain David Abram. Un monde plus qu'humain qui réunit le visible – humains, animaux, plantes, rivières, montagnes, éléments, etc. – et l'invisible qui le sous-tend.

Toutes leurs cultures font référence à une intelligence qui relie et anime le vivant (Wakan Tanka chez les Lakotas, Erelenzin à Touva [république de la Fédération de Russie, ndlr], Ipmil chez les Samis...), dont les esprits sont des intermédiaires accessibles, et la nature l'expression visible. D'où la désignation de peuples « animistes » qui leur a été attribuée, mais qui ne témoigne pas de l'importance de la relation entre ces éléments du vivant, et surtout, de l'harmonisation nécessaire de leur relation pour que la vie perdure et s'équilibre. « Pour les Lakotas, l'homme est en résonance avec l'univers, analyse Marie-José Piantino del Molino, philosophe-thérapeute initiée à la philosophie lakota depuis les années 70. Et sa bonne santé provient du fait qu'il va pouvoir créer l'harmonie d'abord en lui, entre ses différents niveaux de conscience, et entre lui et sa nation, et entre lui et le monde. »

Réharmoniser les humains avec le monde, qu'il soit visible ou invisible, est donc le travail principal du chamane. Car dans toutes ces cultures, la maladie comme le mal-être sont l'expression d'une dysharmonie. « Les Kagabas voient la santé comme une conséquence, la résultante de leur capacité à être en accord avec les principes de la vie, que leurs chamanes connaissent et entretiennent, en veillant à ce que le cadre de bonne santé perdure », explique Éric Julien, fondateur de l'association Tchendukua-Ici et ailleurs qui travaille à leurs côtés. Pour restaurer l'équilibre, c'est au vivant, à la nature, que ces soignants se réfèrent afin de remettre les humains à son diapason, à travers des rituels et cérémonies.

Ainsi, les animaux deviennent leurs enseignants, porteurs d'un savoir que l'humain doit réapprendre, car sa capacité d'analyse et sa rationalité ont coupé sa liaison instinctive avec l'harmonie du vivant. Les plantes sont appelées dans leur dimension sacrée (voir p. 34) pour restaurer les équilibres intérieurs. Les éléments (eau, terre, air, feu), constitutifs de nos corps, sont aussi invités par ces soignants dans leur travail de réharmonisation. Et lors des soins individuels et des cérémonies collectives, les chamanes vont, dans un cadre sacré, faire appel aux esprits de ces animaux, tout comme ceux des plantes, pour qu'ils contribuent à rétablir l'équilibre de la personne, ou même parfois du groupe.

Ainsi, dans les sociétés premières, ces soignants orchestrent de façon très régulière des cérémonies collectives où chants, danses, peintures, etc., ont pour vocation de réharmoniser les relations entre les humains et le monde, pour prévenir ou réparer les déséquilibres. |